

Michel Nareau, Nancy Huston, Patrick Moreau

Renald Bérubé

Numéro 149, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68494ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2013). Compte rendu de [Michel Nareau, Nancy Huston, Patrick Moreau]. *Lettres québécoises*, (149), 46–47.



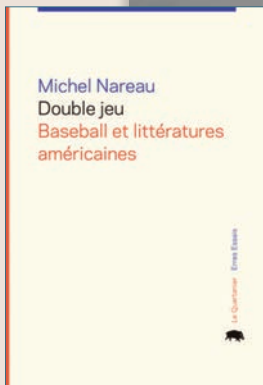
MICHEL NAREAU

Double jeu. Baseball et littératures américaines

Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2012, 400 p., 32,95 \$.

L'école du baseball

D'entrée de (double) jeu : dire que Michel Nareau sait frapper juste. L'intitulé de l'essai souligne déjà une pratique de baseball éminemment salutaire pour les lanceurs, car elle sait comment faire d'une pierre (balle ?) deux coups. Disons. Le sous-intitulé, lui, après avoir lié baseball et littérature, joue du pluriel et redonne alors à l'adjectif « américain » son sens continental premier. Les 400 pages de l'ouvrage ne démentent ni l'intelligence ni la finesse de ses titre et sous-titre.



MICHEL NAREAU

Cuba, Canada

C'est à plusieurs... titres que *Double jeu* devrait faire date. Parce que l'ouvrage témoigne d'une réflexion originale, étayée, structurée sur la lecture littéraire du baseball dans ses manifestations en littérature. Et qu'il se lit bien, si on admet que l'effort doit être récompensé. Ce qui a été une thèse de doctorat en études littéraires soutenue à l'UQAM est devenu un essai au sens le plus plein de ce générique.

Le baseball littéraire

Entre sport et littérature, le « et » du lien n'est pas toujours allé de soi. Si, sans doute, le « sport [peut être] sujet à discrédit » (p. 15), Michel Nareau, gloire lui soit rendue, n'évoque guère ce hiatus suranné, celui de l'opposition culture populaire / culture savante. La première phrase de son « Avant-propos » convoque *Les littératures de l'exiguïté* de François Paré, le premier paragraphe de son « Introduction » nous mène au Musée de la civilisation de Québec et à son exposition permanente consacrée aux nations amérindiennes : « Pour les Algonquins, on a sélectionné un cliché montrant des jeunes dans la neige, jouant au baseball avec des raquettes aux pieds » (p. 13). Nous voilà de plain-pied entrés dans les champs de la littérature, du sport et des cultures nord-américaines.

Le but de l'entreprise ? « Analyser la question des transferts culturels interaméricains et des identités continentales à partir des fictions du baseball semble un moyen d'intégrer un élément mobilisateur de la culture populaire dans une représentation lettrée. (p. 16) » Les fictions de baseball en cause sont au nombre de huit : trois états-uniennes (*The Universal Baseball Association* de Robert Coover, *The Great American Novel* de Philip Roth et *Underworld* de Don DeLillo), deux canadiennes (*The Iowa Baseball Confederacy* de W.P. Kinsella et *Rat Palms* de David Homel), une québécoise (*Bidou Jean, bidouilleur* d'Alain Denis) et deux de langue espagnole (*Mascaras*, du Cubain Leonardo Padura et *Peloteros* du Portoricain Edgardo Rodríguez Juliá).

Trois textes des États-Unis, car là est le lieu originel du baseball et parce que la fiction selon ce sport y constitue un sous-genre du roman, tel le policier ; l'un des deux canadiens relève d'un statut auctorial particulier : David Homel est un « romancier anglo-québécois d'origine états-unienne » (p. 33). Les deux textes espagnols (Nareau maîtrise les trois langues de son corpus) : le cubain est d'un (super) auteur de policiers qui, de l'intérieur du pays, analyse avec la prudence d'usage mais sans transiger l'état de la liberté à jouer chez lui au champ ; le portoricain, d'un universitaire réputé, joue de l'essai et du fictif, sachant saluer et Roberto Clemente (qui évolua à Montréal, avec les *Royals*) et Cervantes.

Cela étant, nous sommes mis au courant des données fausses qui assurent les origines états-uniennes du baseball, et pourquoi il en est ainsi ; nous apprenons de même que le baseball a beaucoup servi dans le combat menant à l'indépendance de Cuba contre le colonisateur espagnol ; que le Canada a (vainement) tenté de se différencier des États-Unis dès lors que les origines du baseball étaient chez lui en cause ; qu'au Québec, c'est Saint-Hyacinthe qui fut le lieu premier de la pratique de ce sport, *because* les enfants (étudiants, souvent) des émigrés québécois aux États qui revenaient chez eux et répandaient ici la pratique du *national pastime*. Nareau le souligne à diverses reprises : c'est l'acceptation du baseball par le pays d'accueil qui a permis sa diffusion, pas son imposition.

Un bien bel ouvrage ; lors de la soutenance de thèse de M. Nareau, son directeur, félicité du travail de son dirigé, eut cette formule : « Je n'ai été que le Tim McCarver de Bob Gibson. » Vous souvient-il du travail de ces deux-là dans les séries mondiales de 1964, 1967 et 1968 ? À souligner : la richesse de la bibliographie en fin d'ouvrage. (Mais je ne suis pas sûr que *Hockey Dreams: Memories of a Man Who Couldn't Play* de David Adams Richards soit un « roman », p. 10.)



NANCY HUSTON

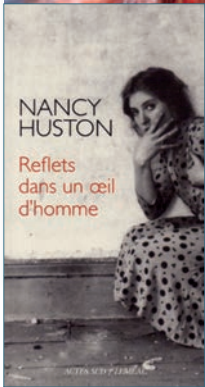
Reflets dans un œil d'homme

Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2012, 320 p., 32,95 \$.

Entre œil d'or et œil d'homme

C'est l'intitulé de l'essai de Nancy Huston qui a d'abord retenu notre attention. Il ne pouvait pas ne pas rappeler le titre du roman *Reflets dans un œil d'or* (1941) de l'États-Unienne Carson McCullers ; de même, comment ne pas rappeler le titre de l'essai de Madeleine Ouellette-Michalska, *L'échappée des discours de l'œil* (1981) ?

Si l'essai de Nancy Huston, selon le prière d'insérer, « explore l'ombre et la lumière du tout premier regard masculin — celui du père —, lequel renvoie aux jeunes filles un reflet d'elles-mêmes qu'elles ne pourront jamais oublier », la 4^e de couverture de *L'échappée* affirme sans ambages qu'« elle [la femme] a longtemps nourri l'œil [de



NANCY HUSTON

l'homme, "voyeur obsédé"] de ses complaisances. Aujourd'hui, elle refuse d'être plus longtemps objet de vision ». Le roman de McCullers relate, lui, les bien troubles avatars qui ou qu'engendrent les relations passionnelles homme-femme. Un beau trio d'œuvres.

S'il est une donnée que démontre à l'envi l'essai de Huston, c'est bien que malgré les espoirs féministes des années 1980, la femme de 2010 n'échappe point au discours de l'œil d'homme. Malgré les études ou les prêches menés par les tenants des « études du genre » (*gender studies*) qui veulent, selon la phrase de De Beauvoir, qu'on ne naît ni homme ni femme, mais qu'on le devient à l'usage et selon sa société, Huston dit « holà » et rappelle que la biologie, pour n'être pas une explication ni une excuse à tout, surtout pas une substitution facile au libre arbitre — que la biologie n'a guère dans ce cas d'échappatoire : une femme n'est pas un homme, de même pour l'inverse.

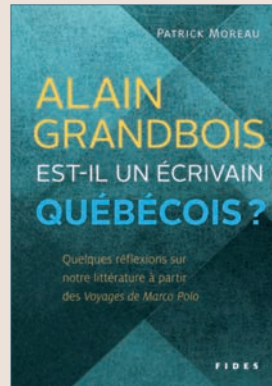
Et il arrive qu'au long de « deux mille millénaires » (p. 9), le regard de l'homme sur la femme a fait de lui un œil, et que cet œil a fait de la femme une regardée. Qui non seulement a conscience du regard de l'autre, mais intériorise ce regard autre dans le sien propre : c'est en se regardant selon un œil d'homme que se voit la femme. Parler d'aliénation (de colonisation, écrivait Albert Memmi) ne relève certes pas de la fantaisie.

Regard, photo et pornographie

Par ailleurs, le symbole même de la libération féminine, LA pilule, est devenu un outil de la maîtrise masculine du corps des femmes : 1) puisque l'acte sexuel ne « risque » plus de mener à des naissances, la prostitution jouit de toute sécurité ; 2) puisque l'homme aime voir des scènes émoussillantes et que la photographie et sa diffusion n'ont guère de limites, pourquoi pas ? Si bien que de belles avancées (pilule, photographie, Internet) deviennent aussi des moyens de domination (prostitution, pornographie).

Ouvrage qui secoue, qui ne va pas dans le sens de courants *in* : les tenants du *gender* sont ici associés aux droitiers de *l'intelligent design* (p. 289), Judith Butler ne doit guère aimer. Tant pis : tout ce qui secoue avec intelligence doit être applaudi. Et quand Huston utilise le mot « bandaison » (p. 281), ce lecteur n'a pu éviter de penser au mot de San-Antonio : « Le sexe de l'homme est objet bien léger, une pensée le soulève. » Ce qui ne doit pas faire oublier la bibliographie originale de la fin du livre.

LA question, alors, d'après Moreau : pourquoi cet ouvrage a-t-il été si négligé par la critique et le lectorat québécois ? Réponse : parce qu'il n'est pas tricoté serré de la bonne laine du mouton national.



☆☆ ½

PATRICK MOREAU

Alain Grandbois est-il un écrivain québécois ? Quelques réflexions sur notre littérature à partir des Voyages de Marco Polo

Montréal, Fides, 2012, 84 p., 12,95 \$.

Marco Polo Grandbois

On pourrait dire que le sous-intitulé de cet ouvrage met en cause son titre : car il s'agit moins de se demander si Alain Grandbois est un écrivain québécois que de se demander, à l'occasion de la « découverte inopinée » (p. 9) par Moreau de son *Marco Polo*, si cet ouvrage a bien reçu, et pour quelles raisons, l'accueil qu'il méritait et mérite toujours.

Donc : il ne s'agit pas d'une étude sur l'œuvre d'Alain Grandbois, le bémol du sous-titre étant davantage à retenir que l'intitulé. Dire, avec la permission de l'auteur qui l'écrit, que cet ouvrage est « animé du zèle du néophyte » enflammé par sa « trouvaille littéraire » (p. 10).

LA question, alors, d'après Moreau : pourquoi cet ouvrage a-t-il été si négligé par la critique et le lectorat québécois ? Réponse : parce qu'il n'est pas tricoté serré de la bonne laine du mouton national.

Et les Molson ?

LA question que pose cet ouvrage nous renvoie au début du XX^e siècle littéraire québécois : être adepte de quelle revue, *Le terroir* ou *Le nigog*, des nationalistes patriotes ou des praticiens modernes de l'écriture ? Comme si, après Faulkner, Nobel du timbre-poste porteur et de son pays natal et de son œuvre, la réponse n'était pas claire.

LA discussion : avec Louis Cornellier, dont Moreau met en cause les choix formulés dans sa *Lettre à mes collègues*. Choix d'abbé Casgrain, écrit à peu près Moreau (p. 67). Cornellier répondra dans *Le Devoir* des 29 au 29 septembre, p. F 6.

Comment ne pas signaler à Patrick Moreau un ouvrage peu connu de Grandbois, *Au pied du courant. L'histoire Molson* (Beauchemin, 1955), traduction de l'ouvrage de Merrill Denison ; interculturalisme ?